

LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du n 14]

DEUXIEME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

V

Elle s'en alla, puis prête à sortir revint et, toute en larmes, embrassa le vieillard.

—Grand-père, dit-elle, c'est la première fois de ma vie que vous me faites pleurer.

Et elle laissa Révéron assombri, qui murmurait, hochant la tête :

—Je prévois bien d'autres larmes !...

Il allait contre son cœur, en toute cette affaire, car il était persuadé que Paul, élevé par Albine, était digne d'Adrienne ; mais il croyait encore en prenant le mal à son début, il le guérirait plus facilement, et c'est pourquoi, insensible en apparence aux reproches de sa petite-fille, contenant sa douleur en lui-même pour que personne n'en pût rien soupçonner, il se rendit auprès de Mathilde.

Quand sa fille le vit, elle lui dit tout de suite :

—Vous savez l'étrange demande qu'on m'a faite ?

—Oui, je viens de voir Adrienne... elle m'a tout raconté.

—J'espère que vous n'allez pas la soutenir ?...

—Non. Vous avez refusé, je suppose ?

—Certes.

—Je vous approuve. Ce mariage ne lui convient pas.

—Tant mieux. Au moins nous serons deux à lui faire entendre raison. Cette petite folle est éprise. J'espère encore que le mal n'est pas grand. Si nous l'envoyions pendant quelques mois à Naples, chez les parents de mon mari ? Vous l'accompagneriez et moi-même je vous y rejoindrais bientôt.

—Puisqu'il faut chercher des remèdes, essayons celui-là...

Le soir même on en parla à Adrienne.

Elle n'eut pas de peine à comprendre, sous les prétextes dont on l'enjoliva, le vrai motif de ce voyage.

Elle s'en expliqua franchement :

—Vous voulez m'éloigner de Paris, dit-elle, parce que vous comptez que l'absence m'empêchera d'aimer Paul... Vous vous trompez... Je l'aimerai, à mon retour, un peu plus, voilà tout...

Mathilde et Révéron se regardèrent, surpris et inquiets.

Jamais Adrienne ne leur avait parlé avec une persille énergique.

Ils n'en mirent pas moins leur projet à exécution.

Deux jours après, Adrienne et Révéron partaient pour Naples où les rejoignait Mathilde, le mois suivant.

Ils y passèrent la fin de l'été et l'hiver.

Adrienne ne changea rien à sa manière d'être ; elle fut ce qu'elle était à Paris, bonne, tendre, modeste, douce-

ment gaie, avec un peu de préoccupation toutefois lorsque sa mère et son grand-père la laissaient seul.

Elle ne fit pas une allusion à Paul.

Mathilde y fut trompée et dit, un jour, à Révéron, en lui montrant la jeune fille :

—Elle a oublié... nous avons bien fait de venir ici...

Mais le maître de forges hochait la tête.

—Elle n'a rien oublié, dit-il, interrogez-la.

Mathilde prit le bras d'Adrienne et brusquement, la regardant bien en face :

—Nous allons retourner à Paris, ma chère enfant.

Elle tressaillit et son regard eut un éclair.

Mais elle dompta sa violente émotion et ce fut d'un ton indifférent qu'elle dit :

—Ah ! déjà ?... je me plaisais bien ici.

Mathilde feignit de prendre à la lettre les paroles d'Adrienne.

—Ainsi, dit-elle, cela ne t'attristerait pas trop si, au lieu de revenir à Paris, nous demeurions ici définitivement ? C'est le pays de ton père... Tu y as des amis qui t'aiment... En France, tu n'as pas d'autres parents que ta mère et ton grand-père... Or, nous serions auprès de toi.. Regretterais-tu d'avoir quitté Paris ?

La jeune fille, cette fois, était devenue pâle. Son cœur bondissait. Elle ne put répondre et adressa à sa mère un regard douloureux.

Ce ne fut qu'après un long silence qu'elle dit :

—Demeurons à Naples et que votre volonté soit faite, ma mère !...

Il n'y eut plus rien entre eux, ce jour-là.

En rejoignant Révéron, Mathilde lui dit :

—Elle l'aime toujours ; elle l'aime plus que jamais.

Le train ordinaire de leur vie reprit donc, sans qu'il eût rien de changé. Des mois s'écoulaient encore, mais Adrienne n'essayait plus de feindre ou l'indifférence ou la gaieté. Elle était triste constamment. Ses beaux yeux se voilaient, se cerclaient, fatigués par les larmes qu'elle versait la nuit. Elle avait maigri un peu et tous ses traits indiquaient un ennui mortel.

—Que faire ? disait Mathilde, dont le cœur maternel ressentait le contre-coup de cette souffrance.

Et elle n'était pas éloignée, — sinon de consentir à ce mariage, par amour pour sa fille, — du moins de lui rendre quelque espérance.

Mais Révéron, auquel elle se confiait, répondait avec une étrange opiniâtreté :

—Jamais ! Non ! jamais ce mariage ne se fera !

Ils ne pouvaient rester plus longtemps à Naples, sans danger pour la santé de la jeune fille.

Ils partirent au commencement de l'été de l'année suivante, avec l'attention de ne s'éjourner à Paris qu'un mois, et d'aller le reste de la belle saison habiter la campagne.

La marquise n'avait pas fait annoncer son retour, désirant être inaperçue ; d'autre part, bien que la saison fût peu avancée, les invitations étaient rares ; on attendait le grand-Prix pour s'en aller aux champs. Paul, qui depuis un an avait vécu dans une cruelle inquiétude, croyant Adrienne à tout jamais perdue pour lui, Paul qui passait tous les jours devant l'hôtel, guettant